LE PETIT ROMAN POLICIER Complet: 50c

UNE AMÉRICAINE A DISPARU

COLLECTION FERENCZI

Une Américaine a disparu

Roman policier inédit

par Claude ASCAIN

CHAPITRE PREMIER

UNE NUIT MOUVEMENTÉE

Robert Lacelles fumait lentement. Il paraissait plongé dans une vague rêverie. En réalité, il observait discrètement le groupe animé de quatre personnes — deux jeunes femmes et deux jeunes gens — qui, quelques tables plus loin, riait peut-être un peu fort, autour d'un sceau à glace où reposaient des bouteilles de champagne.

Il faisait chaud malgré les ventilateurs qui vrombissaient comme des hélices d'avion. Cet élégant dancing — la *Queue de Paon* — était en sous-sol. Excellents orchestres, au surplus.

Un jazz endiablé et un ensemble langoureux se relayaient, tout à tour. Les blues et Lambeth walks succédaient aux tangos et congas.

Robert Lacelles continuait de fumer. Ses mains étaient blanches et parfaitement soignées, ses ongles étincelaient. Il était impeccable dans son costume de serge bleue du grand faiseur. A son petit doigt, une chevalière d'or massif, avec, au chaton, un motif gravé qui pouvait à la rigueur passer pour quelque blason nobiliaire.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation de mise au théâtre et au cinématographe.

P. R. P. n° 61

Un éclat de rire perlé lui fit lever la tête. C'était l'une des jeunes femmes, une blonde au teint éblouissant. Elle venait de tremper ses lèvres dans sa coupe.

Robert Lacelles réfléchissait au moyen de nouer des relations avec le quatuor. La jolie blonde l'intéressait particulièrement. Miss Ray Woodling, la fille de l'industriel américain, actuellement à Paris, en voyage de plaisir.

Woodling lui-même n'était pas là. Rien d'étonnant à ce qu'il laissât Ray en compagnie d'amis de son âge, ou tout au moins de sa génération. Elle avait des diamants splendides. Lacelles les appréciait en connaisseur, et les avait déjà évalués.

Bien entendu, il n'était pas question de les subtiliser tout de suite. Fi donc ! Lacelles n'était pas un voleur ordinaire.

L'inviter à danser ? Difficile. Elle avait déjà deux partenaires. Son amie lui laissait volontiers le choix. Elle avait elle-même trop chaud pour tournoyer et...

— Tiens, Ray, qui change de couleur..., s'exclama-t-elle.

Effectivement, miss Woodling semblait éprouver un malaise subit. L'un des hommes se pencha vers elle.

— Vous avez besoin d'un peu d'air, ma chère amie...

— Oui, balbutia-t-elle, je ne me sens pas très bien, Georges...

Ses yeux d'un bleu pervenche se voilaient.

— Venez... Je vais vous accompagner dehors...

Georges se leva, aida Ray Woodling à marcher. Tous deux s'acheminèrent vers la porte, montèrent les quelques marches, disparurent.

Cinq minutes plus tard, Georges revint. Il était seul. D'un sourire, il rassura ses amis.

— Ce n'était rien, annonça-t-il en se rasseyant, je crois qu'elle a dû boire trop de champagne... Je l'ai installée dans sa voiture...

— Tu aurais dû l'accompagner, reprocha le deuxième cavalier.

— Elle n'a pas voulu... Je le lui avais offert, mon

cher Marcel, mais elle a déclaré que c'était tout à fait inutile. De fait, son chauffeur connaît le chemin...

Lacelles avait achevé sa cigarette et continuait de rêvasser en apparence, mais il ne perdait pas une parcelle des propos qui étaient échangés en anglais, une langue très familière pour lui.

Il savait que miss Woodling avait à sa disposition une belle limousine avec chauffeur en uniforme. Il avait vu la voiture en rangeant la sienne, le long du trottoir.

Il étouffa un soupir de résignation. Pas de chance. C'était la quatrième soirée inutile qu'il passait ainsi au dancing.

— Nous verrons demain, songea-t-il. D'ici là, il faut absolument que j'aie trouvé un prétexte plausible... J'ai vingt-quatre heures pour le trouver.

Il appela le garçon et le régla. Puis, allumant une nouvelle cigarette après un coup d'œil jeté à son bracelet-montre — une heure du matin — il sortit de la *Queue de Paon.*

Depuis l'arrivée des Woodling à l'*Athéna-Palace,* annoncée par les journaux, Robert Lacelles s'était empressé de louer une chambre dans le même endroit de luxe, autant pour étudier la meilleure manière de pénétrer chez les deux Américains que pour faciliter un rapprochement à la faveur d'une même atmosphère.

Mais la présence perpétuelle de ce grand brun — celui qu'elle appelait Georges — auprès de miss Ray rendait difficile, pour ne pas dire impossible toute tentative de Lacelles.

Il lui fallait effectivement manœuvrer avec infiniment de doigté pour ne pas jeter la moindre suspicion sur sa personne. Il incarnait un oisif possédant quelque fortune, et restait strictement dans son rôle d'indifférent. Il connaissait trop la surveillance qui règne dans les palaces pour compromettre sa sécurité par quelque geste précipité. Rien du novice chez Robert Lacelles...

Il s'installa dans sa voiture, actionna le démar-

reur, manœuvra ses leviers et pédales. Une secousse brutale le fit freiner aussitôt.

— Un pneu à plat, marmonna-t-il. Quelle barbe !...

C'était le pneu avant droit. Il achevait de se dégonfler. Lacelles enfila une combinaison de mécano et se mit en devoir de le remplacer par la roue de secours. Puis, en route !...

Il atteignit son garage, interpella le veilleur de nuit.

— Il faudra faire réparer demain matin, à la première heure, expliqua-t-il, après avoir mentionné l'incident.

Avant de sortir, il aperçut, dans le fond — c'était le garage de l'*Athéna-Palace* — la limousine de miss Woodling. Il s'en approcha, et, machinalement, remarqua qu'elle avait ses glaces de portières hermétiquement remontées.

Il mit une main sur la poignée à sa portée, la tourna. Il songeait vaguement que, pour une personne qui avait éprouvé le besoin de prendre l'air, c'était plutôt inattendu d'avoir voyagé en vase clos.

Il claqua la portière. Un sourire naquit sur son visage.

— Eh, parbleu, je le tiens, mon prétexte ! Dès demain matin, je m'informerai auprès de Woodling de la santé de miss Ray... Je lui expliquerai que j'étais là-bas, à la *Queue de Paon*, lors de son malaise...

En sortant du garage, il fallait contourner le pâté de maisons pour atteindre le boulevard sur lequel donnait la façade du palace. Il y avait une allée obscure et étroite à suivre, sur une centaine de mètres.

Lacelles était allègre. Il fit quelques pas, et fredonna un air en sourdine. Soudain, une silhouette se détacha de l'ombre, juste devant lui et un faisceau de lumière électrique provenant d'une lampe de poche projeté en pleine figure, l'aveugla.

Cela se passa très vite. Malgré le réflexe qui l'avait fait sauter en arrière, Lacelles ne put éviter le coup de poing meurtrier qui l'atteignit au menton. Au même instant, l'agresseur se jeta sur lui à bras-le-

corps. Lacelles eut le temps de sentir une rangée de boutons plats courant le long du vêtement de l'inconnu.

— Un uniforme... Qu'est-ce que...

Cette fois, ce fut un coup de matraque sur la tête. Un autre individu était arrivé silencieusement à la rescousse. Lacelles eut l'impression de tomber dans un gouffre infini... Il ploya les genoux, tenta de se débattre... Un bâillon l'étouffa.

— Bonne besogne, grommela une voix assourdie. Vite... Aide-moi à le porter jusqu'au tacot...

Quelques instants plus tard, le veilleur de nuit du garage entendit un bruit lointain de moteur. Il ne pouvait se douter que le propriétaire de la petite auto noire qui venait d'être garée cinq minutes plus tôt, était emporté dans une voiture inconnue, vers une destination que seuls les agresseurs connaissaient.

⁂

Il était dix heures du matin. Assis dans son lit, les cheveux en désordre comique, M. John Woodling qui venait d'étouffer une série de bâillements — il bâillait toujours à se décrocher la mâchoire, quand il se réveillait — allongea le bras vers le téléphone posé sur un petit meuble, à proximité.

— *Hello ?...* Donnez-moi le 37, *if you please !*

Il était au 39. Le 37, c'était la chambre voisine, celle de sa fille. Ç'eût été infiniment plus simple de se lever et de frapper à la porte de communication. Mais Mr Woodling payait, et il entendait en avoir pour son argent. Il avait le droit de se servir du téléphone. Il s'en servait donc...

— Le 37 ne répond pas, Monsieur...

— Bon. Merci, c'est que miss Ray dort encore... Qu'on me fasse monter mon *breakfast...*, ordonna l'Américain.

Le petit déjeuner — œufs au jambon, marmelade, etc., etc., — tel que le conçoivent les Anglais et les

Américains est fort substantiel. Quant M. Woodling eut satisfait son appétit — très substantiel, également — il songea à sauter à bas du lit pour faire sa toilette.

A onze heures, il décrocha de nouveau le récepteur pour demander le 37. Ce fut pour apprendre que miss Woodling ne répondait toujours pas. Onze heures, c'est convenable pour se réveiller. Le père de miss Ray demanda qu'on insistât. Il entendit le carillon incessant dans la pièce voisine.

— Pas de réponse..., l'informa-t-on.

Alors, il se décida à frapper chez la jeune fille. Après quelques tambourinades bien senties, il changea d'expression. Est-ce que Ray serait sortie, déjà ?

On lui confirma, en bas, que miss Woodling n'avait pas été vue de la matinée. Finalement, l'industriel qui s'était habillé, demanda qu'on ouvrît la porte donnant sur le corridor, celle qui communiquait avec sa chambre étant fermée à clef du côté de la jeune fille.

La pièce était dans un ordre parfait. La femme de chambre désigna le lit et s'exclama :

— Miss Ray n'a pas couché ici...

Le lit n'était pas défait. M. Woodling fronça les sourcils. Certes, il permettait beaucoup de choses, certes sa fille avait dépassé sa majorité, mais tout de même, il n'aimait pas cela.

— *Well,* marmonna-t-il, je vais m'occuper de cela...

Il revint chez lui. Un coup de téléphone au dehors.

— Allo?... M. Monval, please... Ici, Mr Woodling... Allo ? C'est vous, *Djeorge ?* Dites ? Où est ma fille ?

— Quoi ? répondit une voix étonnée. Votre fille, M. Woodling ? Je ne comprends pas...

Le père de Ray précisa sa question. Georges Monval paraissait de plus en plus stupéfait.

— Mais... Ce n'est pas possible... Je l'ai mise moi-même dans son auto... J'ai ordonné à Alfred — le chauffeur — de la ramener aussi vite que possible... Elle avait un petit malaise... La chaleur, le champagne... Vous dites qu'elle n'est pas rentrée ?

M. Woodling après avoir remis le récepteur en

place, reste immobile dans son fauteuil. Il avait le visage grave, tendu. Ce n'était plus l'homme à l'expression joviale, et un peu comique de toujours.

— Voyons, murmura-t-il, gardons notre sang-froid... Et tout d'abord, le garage...

Confirmation de la présence de l'auto. Un soupir de soulagement lui échappa. Un point d'acquis, il n'y avait pas eu d'accident. Et puis, songea-t-il, il en aurait déjà été avisé...

— Mais cela ne me dit pas où est Ray...

Il reprit l'appareil.

— Alfred Gernot — oui, le chauffeur de notre voiture — est-il arrivé ?

— Non, Monsieur... Pas encore...

— Il est onze heures et demie, pourtant ! Il devrait être là.

— Sans doute, Monsieur... Mais — la voix était niaise — il n'est pas là... J'peux pas en dire plus...

Alfred habitait un petit logement à Montmartre. Il était « fourni » à la clientèle en même temps que la voiture, sur demande, par la maison de location. M. Woodling avait spécifié qu'il devrait être là tous les matins à neuf heures pour prendre son service.

L'Américain feuilleta son calepin, y retrouva l'adresse de Gernot et décida, toutes affaires cessantes, d'aller le relancer chez lui.

En quittant la rue Myrrha, M. Woodling se rendit directement à la Préfecture de police.

L'inspecteur Jolivet reçut sa déposition.

— Mlle Ray Woodling a disparu... Son chauffeur Alfred Gernot est introuvable chez lui et ailleurs... L'auto dans laquelle elle avait pris place, et conduite par le chauffeur se trouve dans le garage de l'*Athéna-Palace*...

Joseph Jolivet — J. J. comme l'appelaient ses camarades — eut un sourire assuré et hocha la tête:

— C'est très simple, Monsieur... Le chauffeur a enlevé Mlle votre fille et...

Il s'arrêta court. Son index grattait le bout du nez.

— Ce que je ne comprends pas, bougonna-t-il,

c'est la raison pour laquelle il aurait pris la peine de ramener l'auto au garage...

L'inspecteur Jolivet n'allait pas tarder à constater qu'il y avait beaucoup de choses qu'il ne comprenait pas dans cette affaire !

CHAPITRE II

L'ODYSSÉE DE ROBERT LACELLES

Un joyeux soleil filtrait à travers le feuillage, des chants d'oiseaux se faisaient entendre sous le couvert. Robert Lacelles s'étira, poussa un long soupir et ouvrit les yeux.

Il était étendu sur la mousse, au pied d'un arbre. A part une petite courbature générale et une vive sensibilité à la nuque quand il y portait la main, il n'éprouvait aucune meurtrissure.

Aucune meurtrissure physique, s'entend. Car au moral, il était profondément atteint dans son amour-propre.

— Me faire cueillir, comme cela !... Moi... Non, c'est trop bête !... Je commanderai du foin pour mon déjeuner, à midi...

Où se trouvait-il ? Il se dressa, marcha à travers bois, atteignit un sentier, puis parvint jusqu'à une lisière qui longeait une grande route macadamisée.

Pas de liens, pas de bâillon... Il avait vérifié le contenu de ses poches. On n'avait rien enlevé, pas même le petit revolver plat. Il est vrai que cette arme était fort adroitement dissimulée quand il n'était pas dans la nécessité d'en faire usage.

Il était certain qu'on l'avait fouillé. Son portefeuille était dans la poche intérieure gauche alors qu'il le plaçait toujours à droite. Mais on n'avait absolument rien pris. Ses papiers, son argent, tout était là.

Il prit une pièce de monnaie et tira à pile ou face.

— Face... Je prends par là..., décida-t-il, et il tourna vers la gauche. Après dix minutes de marche, il atteignit un croisement. Des poteaux indicateurs lui révélèrent que Montgeron était à trois kilomètres.

— Je me trouve dans la forêt de Sénart...

Il ne se demanda pas pourquoi on l'avait attaqué, pourquoi on l'avait déposé là. Pour le moment, il avait une faim de loup. Sa montre indiquait sept heures du matin. Il avait perdu son chapeau dans l'affaire, mais peu importait.

Son col était fripé, sa cravate de travers. Il rectifia de son mieux son apparence et fit son entrée dans un débit de vins de la localité enfin atteinte. Le casse-croûte qu'il commanda lui rendit son optimisme.

La glace qui se trouvait derrière le comptoir lui renvoya son image. Il avait une allure décente. Un petit coup de peigne et tout irait bien. Il plongea la main dans la poche de son veston.

Il sentit un petit disque métallique. Déjà, tout à l'heure en vérifiant ses vêtements, il l'avait rencontré sous ses doigts, sans y prêter attention. Il le tira et l'examina.

C'était un bouton plat d'uniforme, un bouton d'acier, auquel pendait une touffe de fils et même un petit morceau de tissu. Il se souvint.

Dans sa lutte contre l'agresseur à la lampe électrique, il avait arraché ce bouton qu'il avait dû glisser dans sa poche, en cherchant à atteindre son revolver dissimulé dans un étui de cuir à fermeture secrète représentant un étui à cigares.

Il releva la tête. Le patron du débit le regardait curieusement.

— Je... hum... J'ai été victime d'une panne dans la forêt, cette nuit, expliqua-t-il, et j'ai dormi dans ma voiture... Il y a des mécaniciens dans le pays, je suppose ?

— Vous en trouverez un du côté de la gare...

Lacelles remercia et sortit. La gare... Excellent. Il

allait prendre le train pour Paris. Vingt minutes plus tard, il était dans un compartiment. Il pensa de nouveau au bouton plat.

Qui est-ce qui l'avait attaqué ? Un chasseur ou un groom de l'*Athéna-Palace* ? Non. Ils avaient tous des boutons dorés à tête ronde. Et puis, il avait eu affaire à un homme solide, non à un adolescent.

Il débarqua à la gare de Lyon. Un taxi le déposa à proximité de son domicile. Il régla le chauffeur et continua à pied.

Il put rentrer sans encombre et tout de suite, prit un bon bain tiède pour se délasser définitivement. Il prépara du linge frais, un autre costume — celui-là avait besoin d'un coup de fer — alluma une cigarette et commença à réfléchir.

Il s'était commodément allongé sur un divan, en robe de chambre et regardait la fumée s'envoler en spirales vers le plafond. Peu à peu, il fut gagné par un assoupissement auquel il ne résista pas.

Il fut réveillé par l'appel insistant du timbre électrique de la porte d'entrée. D'un bond, il fut debout.

— Fichtre... Trois heures de l'après-midi... J'ai fait un bon somme...

Il s'en fut ouvrir. Un homme de taille moyenne aux épaules carrées, au visage carré, aux souliers carrés... Tout était carré chez l'inspecteur Joseph Jolivet, de la P. J.

Lacelles et Jolivet n'étaient pas des inconnus l'un pour l'autre. Il y avait longtemps que le policier soupçonnait l'élégant jeune homme de n'être autre que le fameux Cambrioleur Invisible, mais il ne possédait aucun indice pour étayer ses théories.

— Bonjour, J. J., fit Lacelles, en exhibant un visage souriant, mais dans lequel on pouvait lire une impalpable ironie, ce qui avait le don d'irriter Jolivet au delà de toute raison... Quel bon vent vous amène ? Entrez donc... Je m'excuse de cette tenue, mais je suis chez moi et je n'attendais personne...

Jolivet entra d'un pas lourd et martelé.

— Je voudrais vous demander quelques petits renseignements... Tout d'abord, pourquoi avez-vous

pris une chambre à l'*Athéna-Palace*, depuis cinq jours ?

— C'est défendu par la loi ?... Il y a un décret là-dessus ? Je n'ai pas lu l'*Officiel*, ce matin.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de me répondre ?

Lacelles eut une lueur amusée dans le regard et murmura :

— Et si je vous demandais, moi, pourquoi vous avez une cravate avec d'affreux dessins verts sur une chemise à rayures mauves, vous me diriez que c'est votre affaire, n'est-ce pas ?

Ils se mesurèrent du regard pendant quelques secondes.

Ce fut Lacelles qui reprit la parole.

— Comment avez-vous découvert que je logeais à l'*Athéna* ?

— Pas difficile... Il n'y avait qu'à consulter la liste...

— C'est la preuve que je n'ai rien à cacher, puisque vous m'y avez trouvé... Et après ?

— Après ? Où avez-vous passé la nuit ?

— Moi ? Je... Mais ici... Chez moi !

— Pas vrai... J'ai interrogé votre concierge et elle m'a dit vous avoir vu arriver ce matin à dix heures...

Lacelles maudit intérieurement la bavarde. Il regretta de n'avoir pas utilisé le passage secret qui lui servait lors de ses sorties et ses retours quand il partait en expédition. Il y avait renoncé à la dernière minute, puisqu'il se sentait innocent de toute équipée.

— Sans doute, répliqua-t-il, mais ce que ma concierge ne sait pas c'est que je suis sorti ce matin très tôt pour, mettons, pour voir à quelle heure disparaissaient les étoiles.

Il était extrêmement curieux de connaître les raisons pour lesquelles Jolivet se trouvait dans son appartement. Son désir fut exaucé presque immédiatement.

— Ainsi, vous prétendez tout ignorer de la disparition de miss Ray Woodling ? grommela le policier.

— Quoi ? Elle a disparu ?

— Ha !... Vous la connaissez donc !...

— Naturellement... Qui est-ce qui ne connaît pas la fille du richissime Américain !... A moins d'être un Papou ou un Nyam-Nyam...

— Et c'était pour être sur place que vous vous étiez installé dans le même hôtel, hein !

Lacelles admira intérieurement le hasard qui faisait dire l'exacte vérité à Jolivet.

— J'ignore tout de sa disparition, répondit-il. Qui est-ce qui l'a escamotée ? Vous croyez que c'est moi ?

— Vous étiez à la *Queue de Paon,* la nuit dernière ?

— Oui... C'est défendu aussi ?

— Et quand vous êtes rentré au garage du Palace, vous êtes allé vérifier quelque chose dans la limousine de la jeune fille ? Pour voir s'il n'y avait rien de compromettant qui traînait ?

— Eh bien, vous en avez de l'imagination... N'empêche que vous vous êtes rudement démené pour savoir tout ça...

Lacelles comprenait que le veilleur de nuit du garage avait narré ce petit incident, qui était tellement sans importance !

Quant à la question du dancing, il devait apprendre plus tard, qu'après avoir découvert le nom de Robert Lacelles parmi les occupants de l'*Athéna,* le policier avait tout de suite aiguillé son enquête de ce côté... Et Georges Monval, le jeune homme qui avait rejoint M. Woodling n'avait pas manqué de le reconnaître, d'après la description. Il avait donc révélé qu'il avait vu Lacelles plusieurs soirs de suite à la *Queue de Paon...*

— Ecoutez, Jolivet, déclara-t-il tout à coup, je vais vous dire ce qui m'est arrivé...

— Parfait... Vous auriez dû commencer par là... Cela m'aurait fait gagner du temps...

Lacelles conta tous les événements qui s'étaient déroulés depuis le moment où il avait remarqué le malaise de la jeune fille jusqu'à celui de son retour chez lui.

— Je suis revenu ici, conclut-il, parce que je voulais me représenter dans une tenue correcte à l'*Athéna*... Je viens de prendre un bain, c'est-à-dire, je l'avais pris ce matin... Je me suis endormi, c'est vous qui m'avez réveillé...

Le sourire de Jolivet était goguenard.

— C'est tout ? fit-il.

— Non, reprit Lacelles, en passant dans la salle de bain. Attendez.

Jolivet le suivit jusqu'à la porte. Lacelles avait pris quelque chose dans le veston bleu marine.

— Tenez... Regardez... C'est un bouton que j'ai arraché à celui qui m'avait aveuglé avec sa lampe électrique.

— Et alors ?

— J'imagine que ça doit provenir du dolman du chauffeur de miss Ray.

Jolivet l'examina et poussa un sifflotement de surprise.

— En effet... Exactement semblable..., murmura-t-il.

— Vous en êtes certain ? s'exclama Lacelles, étonné de cette assurance.

Jolivet ne parut pas entendre la question.

— Tout cela ne me dit pas pourquoi vous vous étiez installé à l'*Athéna-Palace*, reprit-il avec entêtement.

Lacelles haussa les épaules.

— Tant que vous n'aurez que cela à me reprocher..., commença-t-il.

— Ecoutez bien, Lacelles, coupa Jolivet d'une voix dure. Il y a longtemps que dure ce petit jeu. Vous savez ce que je pense de vous, et...

— Vous n'ignorez pas ce que moi, je pense de vous...

— D'accord... Vous êtes un acrobate, un danseur sur la corde raide. Il arrivera bien un moment où je saurai provoquer votre chute. Je crois bien que cet instant est proche...

— Ah bah !... ironisa Lacelles dont le visage se tendait.

— Oui... J'ai écouté vos histoires avec patience. Elles n'ont qu'un défaut. Celles de ressembler par trop à ce que nous a raconté, de son côté, Alfred Gernot...

— Alfred Gernot ? répéta Lacelles.

— Le chauffeur de Mlle Ray Woodling. Il est entre nos mains. Depuis une heure de l'après-midi. Lui aussi, il nous a parlé d'une agression, d'un réveil dans la forêt de Sénart, etc., etc.

Robert Lacelles le regardait intensément. Il cherchait à comprendre.

— Et j'aime mieux vous dire tout de suite, continua Jolivet, que son dolman possède tous ses boutons... Du reste, je ne vois pas comment vous pourrez persister dans votre affirmation, puisqu'en réalité Gernot est votre complice, dans l'affaire...

— Ah ? Il a dit que c'était moi qui avais tout arrangé ?

— Lui ? Non. Mais votre carte de visite portant au dos le nom d'une drogue destinée à endormir votre victime et que l'on a retrouvée dans le portefeuille du chauffeur...

Lacelles émit un petit rire méprisant.

— Compris, marmonna-t-il entre ses dents. Tout haut, il annonça :

— Le temps de m'habiller, Jolivet et je vous accompagne. Je serai très heureux d'être confronté avec votre bonhomme...

Il retourna dans la salle de bain. Jolivet le suivit.

— Vous permettez ? lança le gentleman-cambrioleur. Je n'ai pas besoin d'habilleuse... Dans cinq minutes, je suis à vous.

— Laissez la porte ouverte..., grommela Jolivet.

D'un coup d'œil, il avait constaté qu'il n'y avait qu'une sortie possible. La fenêtre était haute et étroite. Du reste, la moindre tentative de l'ouvrir se traduirait par un bruit qui l'alerterait sur l'instant. Il resta dans la pièce voisine, l'oreille tendue.

Lacelles allait et venait sifflotait, remuait une chaise ici et là, tout en achevant de se vêtir.

Tout à coup on sonna à la porte.

— Voulez-vous avoir l'obligeance d'ouvrir ? cria Lacelles.

— Nous verrons ça tout à l'heure... Dépêchez-vous de vous apprêter !

La sonnerie se fit plus insistante. Jolivet se décida, marchant à reculons, et finit par atteindre le vestibule. Il ouvrit vivement, regarda à droite, à gauche... Personne au dehors !...

Un pressentiment l'envahit. Il revint en courant vers la salle de bain, s'y précipita, poussa un juron furieux.

Robert Lacelles avait disparu !...

Le policier tourna comme un fauve en cage. Il sonda les murs à coups de poing. Ce fut inutile. Le secret du gentleman-cambrioleur restait entier.

CHAPITRE III

L'APRÈS-MIDI ET LA SOIRÉE...

Robert Lacelles aurait pu suivre l'inspecteur. Il n'avait rien à se reprocher. La preuve de sa bonne foi eût été faite qu'il n'avait rien à voir avec cet enlèvement, par la déposition du gardien du dancing, qui la veille l'avait vu travailler et remplacer son pneu crevé, alors que la limousine de miss Ray était partie depuis un certain temps.

Mais cela lui aurait coûté son après-midi en interrogatoires, et il n'y tenait pas. Il avait besoin de sa liberté. Il savait que le temps était précieux.

Lacelles avait l'amour-propre chatouilleux. Il avait été victime d'une agression. Il tenait à en tirer une vengeance personnelle.

Il avait donc décidé, après avoir entendu les révélations involontaires de Jolivet, de prendre du champ. C'était lui qui avait provoqué la sonnerie.

Bête comme chou. Il lui avait suffi d'appuyer sur le timbre qui était installé dans la salle de bain et qui communiquait avec la cuisine, en prévision d'un domestique futur.

L'inspecteur éloigné pendant quelques secondes, il avait bondi à l'intérieur d'une penderie-placard, déclenché un ressort qui permettait au plancher de basculer, et aggrippé une corde pendant dans le vide.

Le plancher avait repris sa place sans bruit. Personne ne connaissait le système qui avait coûté bien des heures nocturnes à Lacelles.

Il se laissa glisser jusque dans la cave qui était directement au-dessous. Puis il quitta l'immeuble par une sortie donnant dans une rue parallèle, non sans être muni d'une paire de lunettes et d'une fausse petite moustache, trouvées dans une cachette existant dans le sous-sol.

Il était certain de sa sécurité, à présent. Jolivet aurait beau ouvrir le placard et l'inspecter, il ne trouverait pas le secret de sa fuite. Peu importait à Lacelles ce qu'en penserait le policier.

Le gentleman-cambrioleur ne regrettait pas l'incident. D'un seul coup, il avait tout compris depuis *A* jusqu'à *Z*.

Il s'engouffra dans un bureau de poste, demanda l'annuaire du téléphone. Il cherchait une adresse. Un nom qui lui était revenu en mémoire tout de suite après sa conversation avec Jolivet lui dansait dans l'esprit. Il s'enferma dans une cabine.

Ce fut la voix d'un indifférent qui lui répondit.

— Allo ?... Non, Monsieur, il n'est pas là... Vous dites ? Je suis le concierge... De la part de qui ? Personnel ? Bien, Monsieur. Si c'est urgent, je crois que vous pouvez le trouver à l'*Athéna-Palace*...

Lacelles raccrocha. Un premier point d'acquis. La voie était libre. Il héla un taxi. En cours de route, il songea brusquement que le personnage chez qui il allait s'introduire attendait sans doute un appel téléphonique, puisqu'il avait laissé des instructions chez son portier.

Il pénétra dans une maison de luxueuse apparence.

Au moment de monter, il fit claquer ses doigts. Diable, il ignorait où était l'appartement. Sans perdre une minute, il frappa à la loge.

— C'est sans doute vous, murmura le concierge, qui aviez téléphoné, il y a un instant ?

— Oui. Il n'est pas encore rentré? On m'avait dit à l'*Athéna* qu'il était en route pour chez lui...

— Pas vu passer. Mais vous pouvez vérifier...

— C'est bien au premier ? lança audacieusement Lacelles.

— Oui... Porte à gauche.

— Ecoutez... Réflexion faite, je vais faire un petit tour et reviendrai dans une demi-heure...

Lacelles exécuta un simulacre de sortie et fort habilement, sur la pointe des pieds, revint dans le corridor, se courba, passa vivement devant la porte qui était vitrée jusqu'à mi-hauteur, se glissa dans l'escalier. Il avait trente minutes pour agir.

La porte s'ouvrit sans difficulté. Le gentleman-cambrioleur avait une longue expérience de toutes les variétés de serrures. Il referma derrière lui. L'appartement était un élégant pied-à-terre de garçon.

Lacelles chercha tout de suite la chambre à coucher. S'il y avait quelque chose à trouver ce ne pouvait être que là. Il avait depuis longtemps remarqué qu'on cache d'instinct dans cette pièce de préférence à une autre.

A plat, sur le plancher d'une armoire, une valise. Il en essaya le fermoir. Un déclic. Chance, elle s'ouvrit tout de suite. Un paquet bien serré dans du papier journal et ficelé soigneusement attira son attention. Il déchira un coin du papier, apporta le paquet à la lumière d'une fenêtre et son sourire devint redoutable.

Soudain, un bruit à la porte d'entrée le fit sursauter. Il remit tout en place en quelques secondes, puis, des yeux chercha un endroit où se dissimuler. Le lit... Vite ! Il se glissa dessous.

A temps... Le locataire de l'appartement venait d'entrer. On l'entendait dans le studio. Lacelles se

demanda ce qu'il allait faire à présent. Le mieux, après tout était de surgir et de...

Une sonnerie de téléphone. L'homme décrocha. Lacelles écoutait avec attention. Peut-être allait-il apprendre quelque chose ?

— Allo ?... Oui... Ah ! Montgeron ? Bien... J'attends.

Un silence s'écoula puis :

— Oui... C'est moi... Tout va bien ? Bon.

L'homme se tut de nouveau. Il écoutait apparemment. Il reprit :

— Oui... Comme prévu... Il s'est rendu à la police... Tu vois j'avais bien fait de te dire d'attendre encore... Cela nous a permis cette petite astuce de la carte de visite... Un cochon n'y retrouvera pas ses petits... Comment va la personne, hum, tu me comprends ? Résignation ? Non, pas encore ? Bah ! cela viendra...

Lacelles commença de ramper à plat ventre, tout doucement. Il se glissait hors de sa cachette.

— Ah ! au fait ! poursuivit l'homme, est-ce que tu m'as envoyé quelqu'un aujourd'hui ?

Un silence et l'homme s'exclama :

— Comment non ?... Le concierge m'a dit que quelqu'un était venu et qu'il allait...

La phrase ne fut jamais terminée. L'homme eut la sensation que le plafond venait de s'effondrer sur sa tête et s'écroula, inanimé. Derrière lui, Robert Lacelles se frotta le poing.

— Il a la tête dure !... marmonna-t-il.

Rapidement, il raccrocha le récepteur, empoigna l'individu, le traîna dans la chambre à coucher. Sans égards pour les draps du lit, il les déchira en bandelettes afin de transformer sa victime en momie.

Il courut au téléphone. Ce qu'il avait entendu de la voix du personnage lui permit de l'imiter pour le concierge :

— Dites... On m'a coupé... Remettez-moi en ligne... C'est pressé...

— Vous étiez avec Montgeron, je crois ?

— Oui... C'est ça... Le numéro... attendez, je ne me souviens pas...

— Ben, c'est le docteur Ardroz, y m'semble ?

— Ah ! oui.. C'est vrai, vous connaissez... Je... Attendez, vous le demanderez tout à l'heure. On sonne à ma porte. Ce doit être ce monsieur dont vous m'aviez parlé...

Lacelles retourna dans la chambre à coucher ; l'homme ligoté avait les yeux ouverts. Une expression de haine et d'anxiété se lisait dans son regard.

— C'est ma petite revanche pour l'enlèvement d'hier..., articula le gentleman-cambrioleur. Soyez bien sage, on viendra vous chercher...

Il claqua la porte d'entrée. Le concierge était sur le seuil de sa loge. Lacelles avait prévu cette éventualité.

— Ce n'était pas long, comme vous voyez..., dit-il aimablement.

L'autre répondit par un signe de tête et rentra chez lui. Le téléphone sonnait une fois de plus.

Pas encore six heures de l'après-midi... Lacelles avait fait de la bonne et rapide besogne, déjà.

Un taxi à la gare de Lyon. Dans la petite glace de la voiture, il s'aperçut que sa moustache ne tenait plus très bien. Il l'arracha et la jeta. Par la même occasion, il songea qu'il vaudrait mieux, dans le train se séparer également de ses lunettes.

La besogne qu'il avait en perspective exigeait qu'il ne portât pas de verres. Il y avait des coups de poing dans l'air...

A Montgeron, il eut un petit choc. Ne lui avait-il pas semblé apercevoir l'inspecteur Jolivet assis dans un café où il s'apprêtait à pénétrer ?... Il tourna les talons et se perdit dans la petite ville.

Voyons... le docteur Ardroz... C'était la plaque tournante de l'affaire. Où habitait-il ?

On le renseigna. C'était dans une grande villa à l'orée de la forêt. Du côté de l'endroit appelé le Bois-Renaud. Il ne pouvait pas se tromper, il y avait un grand mur. La maison était au milieu d'un parc.

Lacelles s'en fut reconnaître le terrain, effectua le

tour de la propriété et repéra un endroit qui serait assez commode à franchir pour lui, dès que la nuit serait venue.

Il revint vers la ville et flâna quelque peu en attendant l'heure du dîner. Il avisa une boutique de mercerie et y pénétra pour faire l'emplette d'une boîte d'amorces qu'il avait vue en vitrine. Des petites amorces inoffensives pour pistolets d'enfants.

Il prit son repas du soir sous une tonnelle. Quand l'ombre commença de descendre sur la forêt, il se mit en route.

Il passa le mur sans grand mal, et retomba à l'intérieur du parc. Il voyait la silhouette noire de la grande bâtisse se découper sur le ciel plus clair, au delà des arbres. Quelques fenêtres étaient éclairées au rez-de-chaussée et au premier étage.

Dix coups tintèrent à une église lointaine. Lacelles se décida. Il voulait en avoir terminé avant le départ du dernier train pour Paris.

Il arriva contre la maison. Une fenêtre du rez-de-chaussée était entr'ouverte. Lacelles entendait deux voix d'hommes qui parlaient discrètement. Il ne discernait pas leurs paroles. Il savait que la pièce où ils se trouvaient devait être un cabinet de travail.

En approchant, il avait vu des rangées de livres s'étager jusque près du plafond. Il s'arrêta, mesura la hauteur d'un coup d'œil, vit qu'une conduite en plomb lui permettrait de grimper, et se mit à l'œuvre.

CHAPITRE IV

QUI PERD GAGNE...

— Le docteur Ardroz, si je ne m'abuse ?

Les deux hommes eurent un sursaut en entendant cette voix, et, du même mouvement regardèrent vers

la fenêtre. Un homme était assis sur la barre d'appui, et braquait un revolver sur eux.

Robert Lacelles sauta lestement dans la pièce.

— Les bras en l'air, je vous prie..., continua-t-il de sa voix suave. Oui... Vous aussi, Monsieur...

Le second personnage qui avait tenté un geste suspect se hâta d'obéir. Lacelles marcha jusqu'à la porte sans perdre de vue ses deux antagonistes, et d'un coup de pied violent la ferma.

Il se plaça ensuite contre un mur de façon à commander à la fois le docteur et son compagnon, la fenêtre et la porte.

— Je suis venu chercher miss Ray Woodling..., dit Lacelles.

Le docteur rougit, pâlit et finalement eut un rire nerveux.

— Je ne comprends pas du tout..., déclara-t-il. Vous voulez de l'argent, sans doute ?

— Si vous vouliez bien m'épargner cette petite comédie, aussi pauvre qu'inutile, je vous en saurais gré... Je reprends le train de onze heures cinquante-trois pour Paris. Je n'ai pas énormément de temps à perdre... Veuillez donc, je vous prie, faire venir miss Ray Woodling afin que je la ramène à son père...

— Il est complètement fou !... grommela le compagnon du docteur.

— Ecoutez-moi bien, articula Lacelles, d'un ton sec et hautain. Je sais que la jeune Américaine est ici. Je sais comment elle a été enlevée. Je pourrais vous envoyer en prison, vous le docteur respectable ainsi que vous, Monsieur-je-ne-sais-qui et aussi l'instigateur de l'affaire le délicieux et vénéneux Georges Monval...

« Il m'aurait suffi d'aller dire tout ce que j'ai découvert, à la police et c'était fait. Mais j'ai horreur du mouchardage en général. Si je suis ici, c'est parce que j'ai une revanche à prendre. Vous — votre bande, enfin — m'avez attaqué sans motif, vous m'avez mêlé à vos manigances malpropres et cela se paie

« Vous paierez donc par l'échec de votre combinaison. Je viens chercher miss Woodling. Je la ramènerai à son hôtel, un point c'est tout. Pour le reste, vous vous débrouillerez comme vous l'entendrez de tout ce que cette personne pourrait dire contre vous.

« Ah ! encore un mot... Je déteste encore plus que le mouchardage, les injustices commises à l'égard des innocents. C'est une deuxième raison pour moi d'avoir agi... Ce pauvre Alfred Gernot, le chauffeur de miss Woodling mérite une indemnité... Vous aurez l'obligeance dès que tout sera terminé de m'adresser un chèque de cinquante mille francs... Cela comprend également mes menus frais... Vous connaissez mon nom et mon adresse... Vous les avez remarqués sur la carte de visite qui m'a été volée et qu'on a retrouvée dans le portefeuille de Gernot...

Le docteur Ardroz prit une forte bouffée d'air et regarda fixement Robert Lacelles. Il haussa les épaules.

— Et si, fit-il, j'admettais, pour un instant la possibilité de vos fantaisistes élucubrations, comment vous y prendriez-vous pour m'obliger à...

— Oh ! très facile... Tenez, vous allez voir... Votre ami, là, va se placer à côté de vous... Là, comme ça...

— Vous oseriez tirer ?

— Mais certainement... Aux jambes... De deux choses l'une ; ou les détonations n'attireraient personne ou elles feraient venir du monde. J'expliquerais alors les raisons de ma présence ici...

Le docteur émit un grognement confus. D'un tour de main adroit, Lacelles avait lié le poignet de l'un à celui de l'autre grâce à une cordelette tirée de sa poche. Il en garda l'extrémité longue d'environ un mètre, et ordonna :

— En avant... Conduisez-moi auprès de miss Ray...

Les deux hommes sortirent, avec Lacelles sur leurs talons. Ils tournèrent à droite dans un couloir sombre.

Un instant.., fit Lacelles. Je veux de la lumière...

Il tâta le mur, trouva un commutateur. La galerie s'éclaira. Il vit qu'un escalier s'amorçait au bout.

— Et s'il vient un domestique ? fit le docteur.

— J'ai six balles dans mon revolver et je suis champion de tir... De plus — bluffa Lacelles — j'ai une arme de réserve sur moi. Ce sera à vous de prévenir vos serviteurs...

Ils avaient fait quelques pas, lorsque Lacelles eut un pressentiment et pivota sur ses talons. Trop tard !... Un homme s'était rué sur lui, le culbutant et le jetant à terre. Au même moment, les deux prisonniers se libérèrent et arrivèrent à la rescousse.

Le nouvel arrivant était sorti silencieusement d'une pièce contiguë au cabinet de travail. Et c'était en exigeant de la clarté que Lacelles avait retourné les événements contre lui, car dans l'obscurité, l'attaque eût été moins certaine.

On le transporta dans la chambre dont était sorti le troisième affilié et il fut déposé sur une chaise.

Il reconnut l'homme qu'il avait lui-même attaqué au cours de l'après-midi, pendant sa conversation au téléphone.

— C'est complet, dit-il calmement, toute la bande est réunie...

Georges Monval eut un rictus haineux.

— C'est bien lui, déclara-t-il. Il était grimé... Voilà l'explication de sa découverte si rapide de ta maison, Ardroz... Il nous a entendus converser...

— Non... Tu n'avais rien dit de compromettant... Il y a autre chose.

— Monval a raison, intervint Lacelles, flegmatique. Je m'étais permis de me renseigner à la poste, pendant qu'il était au pays des songes, sur son lit...

— Oui, vante-toi... grinça Monval. Mais ce que tu ne sais pas c'est que le docteur m'avait rappelé vainement et que n'obtenant nulle réponse, il demanda au concierge de venir voir ce qui se passait chez moi... Il avait entendu ma chute au téléphone... J'ai

été promptement délivré et je n'ai pas perdu de temps...

— Grand merci pour ces précisions, Monsieur... En une prochaine occasion, j'éviterai cette petite erreur.

Un coup de cloche retentit. Les trois hommes se regardèrent avec stupéfaction. On entendit courir quelqu'un dans la grande allée. Les pas faisaient crisser les cailloux.

— Va voir, Jo. ordonna le docteur.

L'interpellé quitta la pièce en hâte. Pendant ce temps, aidé de Monval, le docteur bâillonnait étroitement Lacelles.

Jo reparut et fit un signe, silencieusement. Ardroz s'approcha. Il y eut un chuchotement auquel prit part Monval, et le docteur revint vérifier la solidité des liens du prisonnier.

Ils sortirent après avoir éteint et verrouillé la porte. Jo et Monval passèrent dans le cabinet de travail. Le docteur atteignit un petit salon.

Un homme était là, debout, le chapeau sur la tête. Il toucha le bord de son feutre avec deux doigts.

— Inspecteur de la police judiciaire, Joseph Jolivet, dit-il. Je surveille depuis la fin de l'après-midi un individu suspect. On l'a vu sauter le mur de votre propriété. J'ai là des hommes avec moi qui fouillent le jardin, en ce moment...

Le docteur mima remarquablement une surprise alarmée.

— Un cambrioleur ? Dans ma propriété ?

Jolivet répondit par une affirmation de tête.

— Il est peut-être déjà dans la maison, ajouta-t-il.

— Oh, je ne le pense pas... Nous l'aurions entendu... Il y a deux domestiques dans l'office, valet de chambre et cuisinière... Moi-même je jouais aux cartes avec des amis, dans mon cabinet de travail... Venez donc par ici, inspecteur...

Il mena le policier. Georges Monval était assis en face de Jo, et une troisième chaise indiquait que le docteur s'était trouvé là. Un tapis vert, des car-

tes étalées, un carafon de liqueur, trois petits verres, une boîte de cigares, ouverte.

Mise en scène convaincante. La fenêtre était fermée, volets tirés. Ce qui rendait fort naturel que les trois amis n'eussent rien entendu au dehors. Monval eut un sourire et tendit la main..

— Tiens ? Bonsoir, inspecteur !...

— Ah, bonsoir, monsieur... heu... Monval, je crois ?

— Mais oui... Vous avez bonne mémoire...

Monval expliqua à ses amis :

— C'est l'inspecteur Jolivet qui s'occupe de l'affaire de l'enlèvement de cette jeune Américaine, la fille de mon ami Woodling... Nous nous sommes rencontrés après déjeuner. Amusant de se retrouver ici.

— En effet... D'autant plus curieux que l'individu que je recherche, Robert Lacelles, doit se trouver également ici...

Jo et Monval ravalèrent leur salive mais le docteur s'empressa d'expliquer, pour éviter une catastrophe :

— L'inspecteur Jolivet est sur la trace de cet individu qui, paraît-il, se serait réfugié dans le parc...

Dans la pièce voisine, Lacelles, bâillonné et garrotté, entendait les voix. Il avait reconnu celle de Jolivet. Un sourire bref se joua sur ses traits.

— Tout se déroule comme je l'avais présumé... Sauf pour le petit intermède que je dois à l'apparition de Monval... Mais j'avais tout de même prévu le cas où l'intervention de Jolivet serait nécessaire...

Il réussit, de ses deux poignets entravés, à atteindre une poche de son gilet et, non sans efforts, y inséra deux doigts. Il sentit une petite boîte ronde en carton.

La boîte fut extraite lentement. Elle se trouva entre les deux paumes accolées. Dans l'obscurité, Lacelles toujours assis sur sa chaise entendait parler de l'autre côté du mur.

Il ouvrit la boîte et le contenu s'éparpilla sur le

sol, devant ses pieds. Il assura son équilibre sur son siège.

A côté, l'un des sous-ordres de Jolivet, accompagné du valet de chambre, annonça à l'inspecteur :

— Rien trouvé, chef... Ferlot continue, avec Drassier, Trolle et Amiot, mais j'ai l'impression que notre oiseau n'est pas là...

Jolivet devint écarlate de mécontentement :

— Alors, quoi !... Des ânes bâtés, tous ? Il n'est pas dans la maison, ces messieurs l'affirment, par conséquent il a dû sauter le mur pendant vos recherches !

— Impossible, chef, Gaspard est toujours posté à l'endroit par où il était arrivé. Il aurait déjà sifflé depuis longtemps...

Jolivet avait le front moite. Il commençait à se demander si Robert Lacelles n'était pas véritablement un sorcier... Déjà, chez lui, il avait disparu de la salle de bain d'une manière tellement énigmatique !

Il avait eu la chance de le reconnaître, dans la soirée, à Montgeron où il était venu enquêter sur les possibilités de vraisemblance des déclarations du chauffeur Alfred Gernot et depuis ce moment-là, songeait-il, il n'avait pas perdu la trace de son gibier durant une seule minute.

Il l'avait fait filer par Drassier jusqu'à l'heure du dîner. Ensuite, c'était lui-même qui avait pris la piste et il avait été considérablement satisfait de son habileté puisque Lacelles ne s'était aperçu de rien.

Et maintenant, au moment de lui mettre la main dessus avec cette magnifique inculpation d'effraction nocturne, fft!... de nouveau introuvable !

— Eh bien, gronda-t-il, je vais prendre la direction des recherches, et nous verrons bien si...

Il se tut, abasourdi. Une petite détonation sèche avait retentit. Puis une autre. Encore une. Cinq, dix, vingt !...

— Qu'est-ce que c'est que ça ?...

Le docteur, Monval et Jo étaient comme lui, paralysés de stupeur.

— En voilà une drôle de pétarade !... clama Jolivet.

Son sous-ordre, qui était sorti dans le corridor, passa la tête par la porte et l'appela :

— Chef !... Ça vient de la pièce voisine !...

— Mais... Mais... commença le docteur.

— Parfaitement, confirma Jolivet, qui s'escrimait à tourner le bouton, mais en vain.

Un bruit de chaise qui tombe, suivi de celui de la chute d'un corps sur le parquet. Puis plus rien...

— Ouvrez... Mais ouvrez, nom d'un chien !... hurla Jolivet. Vous avez la clef, je suppose... Non ? Eh bien, on va voir !...

Un coup de sifflet strident. Tous ses hommes égaillés dans le parc accoururent. Jolivet désigna les trois hommes, et péremptoirement :

— Fouillez-moi ces gens-là !... Il se passe quelque chose de louche, ici... Ah, mais !...

Amiot trouva la clef dans la poche du docteur. Jolivet l'introduisit fébrilement dans la serrure. La porte fut poussée avec violence.

Ardroz, avec la résignation des vaincus, fit de la lumière.

Devant les yeux ahuris de Jolivet, apparut Robert Lacelles allongé de tout son long et bouche close.

Débarrasé de son bâillon, il soupira d'aise.

— Ah, ça va mieux... Heureusement que vous avez fini par entendre, je ne trouvais plus le reste de mes amorces dans l'obscurité...

— Mais qu'est-ce que vous f..tez ici ?

— Je vous attendais, mon cher Jolivet...

— Vous m'att... Ah, ça va, hein !...

— Mais oui... Très bien... J'ai le plaisir de vous informer que vous vous trouvez dans la maison où est séquestrée miss Ray Woodling... Ces charmants messieurs ne me contrediront pas... Et ils vous donneront de fort intéressantes explications sur la manière dont ils ont procédé.

— Il... il divague... balbutia le docteur, dans un

suprême sursaut de défense. Je vous expliquerai tout, inspecteur...

— Attendez donc !... interrompit Lacelles.

Il s'avança jusque dans le hall, étroitement entouré. Mettant ses mains en entonnoir, autour de sa bouche, il lança un vibrant appel :

— *Miss Ray !... Are you there ? We are friends to free you !...* (Miss Ray... Etes-vous là ? Nous sommes des amis pour vous délivrer.)

Une voix assourdie, qui provenait de l'étage supérieur, répondit :

— *Help !... Help !...* (Au secours ! Au secours !)

Lacelles eut un geste analogue à celui d'un artiste qui a terminé son numéro et fit, avec un sourire :

— Et voilà !...

Les inspecteurs étaient déjà occupés à passer les menottes aux trois gredins, ainsi qu'au valet de chambre, incontestablement complice, lui aussi.

Jolivet et Lacelles couraient vers le haut. La chambre où était enfermée la jeune fille fut rapidement trouvée.

CHAPITRE V

ÉVIDEMMENT...

Minuit et demie... On était dans un salon privé de l'*Athéna-Palace*. Mr Woodling emplissait des coupes. Sa fille était à côté de lui. En face, Robert Lacelles et l'inspecteur Jolivet.

Quarante-huit heures auparavant, l'aventure qui avait failli dégénérer en drame n'avait pas encore commencé, et déjà elle était terminée.

— Non ,dit miss Ray, je ne me souviens de rien... J'avais un fort mal de tête, Georges Monval m'avait installée dans l'auto, et puis, je me suis endormie... Je me réveillai dans une chambre inconnue. Un domestique à l'allure inquiétante m'apportait mes

repas. J'étais prisonnière. Je n'ai vu personne d'autre, durant ces deux journées...

— On vous avait enlevée pour exiger une forte rançon de votre père, articula Lacelles. Mais les événements se sont déroulés si vite qu'on n'a pas eu le temps d'organiser la deuxième partie du programme.

— Vous êtes détective, monsieur Lacelles ?

A cette question de M. Woodling, Robert regarda Jolivet avec un sourire indéfinissable et murmura :

— Parfois... A mes heures... N'est-ce pas, Jolivet ?

— Heu... oui... grommela le policier, pris de court.

— Comment êtes-vous parvenu à cette remarquable rapidité d'action ?

— Bah !... C'est l'inspecteur Jolivet qui a tout fait... Je lui avais fait part de quelques soupçons, c'est tout...

Il se leva, fit un signe à l'homme de la préfecture.

— Nous allons vous laisser, dit-il à Woodling. L'heure est tardive... Mon « ami » Jolivet vous expliquera tout demain...

Dans le hall, Lacelles proposa :

— Je vous ramène chez vous, Jolivet ? Cela vous économisera un taxi. Et puis il faut que je vous donne les tuyaux nécessaires pour Woodling... Vous m'avez bien aidé... Sans blague...

Dans l'auto, Lacelles continua ses propos :

— Sans votre présence à Montgeron, je n'aurais pu arriver à un dénouement aussi prompt, mon cher Jolivet... Allons, ne faites pas cette tête... Bien sûr que je vous ai attiré chez le docteur Ardroz...

— Vous m'avez... quoi ? Attiré ?

— Quand j'ai constaté votre filature — vous n'avez jamais songé sérieusement, je suppose, que je ne vous avais pas repéré ? — j'ai bien pensé que dès que j'aurais franchi le mur vous vous rendriez chez Ardroz afin de me pincer. Je comptais sur vous et vos hommes pour m'aider à délivrer l'Américaine.

— Vous aviez calculé également qu'on vous capturerait ? ironisa Jolivet.

— A peu près... C'est pourquoi j'avais acheté mes amorces... Même les bras levés, sous la menace d'un revolver, je pouvais donner des coups de talon pour les faire exploser... Cela aurait donné l'illusion qu'on tirait dans le jardin. En tout cas, j'aurais provoqué une diversion suffisante pour renverser les rôles...

— Ah ?... fit Jolivet, l'esprit en déroute.

— J'espère que vous êtes convaincu de l'innocence d'Alfred Gernot, le chauffeur ?... Vous trouverez l'uniforme de l'homme qui m'avait attaqué, dans une valise chez Monval... Le bouton que j'avais arraché y manque toujours...

Jolivet ne disait rien. Il paraissait absent.

— L'affaire est très simple, au fond. On a attiré Gernot, on s'est emparé de lui, et un complice attifé d'une façon exactement pareille a pris sa place au volant.

« Miss Ray, sous l'influence d'un narcotique versé dans sa coupe, au dancing de la *Queue de Paon*, s'est endormie, dès qu'elle a été assise dans sa voiture... Et on l'a emmenée là où la voiture d'Ardroz attendait pour le transbordement.

« On a ensuite ramené la limousine au garage de l'*Athéna-Palace* et le veilleur de nuit n'a même pas remarqué que ce n'était pas le même chauffeur. Ce dernier, du reste, n'a fait qu'entrer et sortir. Il avait la même allure générale et le même uniforme, ne l'oublions pas...

— Mais vous ? Qu'est-ce que...

— Ah, oui... Moi, j'ai été mêlé à l'histoire sans m'en douter. Je présume que Monval a imaginé que je le surveillais. Pour éviter toute poursuite de la limousine, il avait eu soin de faire crever un de mes pneus par le faux chauffeur.

« Le même soir, en constatant que je m'intéressais à la voiture dans laquelle miss Ray avait été soi-disant ramenée, le faux chauffeur, qui était aux

aguets pour vérifier mon arrivée, décida de m'écarter du chemin jusqu'au lendemain matin... Voilà...

— Il y avait pourtant votre carte de visite sur Gernot, quand...

— Laissez-moi parler, voyons. Cette carte avait été volée dans mon portefeuille. On la mit dans la poche du vrai chauffeur avant de l'abandonner dans la forêt de Sénart, comme on l'avait fait pour moi...

Lacelles alluma une cigarette.

— C'est la seule erreur commise par les bandits de nous avoir semés, tous deux, au même endroit ou presque... J'ai tout compris, évidemment, lorsque vous êtes venu me dire chez moi qu'on avait arrêté Gernot — qui, le pauvre, était venu de bonne foi à la police pour narrer son odyssée incompréhensible !

— Vous ne pouviez pas me le dire ?... rugit Jolivet.

— Et vous m'auriez cru sur-le-champ, n'est-ce pas ? répondit Lacelles avec douceur.

Il reprit en riant :

— Non, il valait mieux — c'est dans mon tempérament — m'occuper moi-même de ce petit règlement de comptes...

— Un règlement de comptes ? Ah ! s'exclama Jolivet, vous aviez partie liée avec ces gens et vous vous êtes brouillé avec eux !... Vous en avez trop dit, Lacelles...

— Je suis sûr que vous n'en pensez pas un mot... Sinon, je serai au regret de vous garder avec moi jusqu'à ce que vous ayez retrouvé une plus saine notion des choses...

Jolivet soupira et se tut. Au fond, il se rendait compte qu'il avait émis une absurdité.

— Vous voilà arrivé, je crois... reprit Lacelles en stoppant.

Avant de redescendre, Jolivet demanda subitement :

— Ecoutez... Dites-moi comment vous avez disparu de chez vous et nous n'en parlerons plus.

— Fort volontiers, acquiesça Lacelles.

Il prit son air le plus sérieux.

— Je possède, chuchota-t-il, une formule cabalistique pour me changer en souris... Mais surtout ne le répétez pas...

Jolivet resta sur le trottoir, hochant mélancoliquement la tête.

FIN

Pour paraître mercredi prochain :

LA VIERGE AUX POIGNARDS

Roman policier inédit

par JACQUES CHAMBON

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 24-7-39

Tous les **Mercredis** demandez
à votre marchand habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

DU DRAME
DU MYSTÈRE
DE L'ANGOISSE

— De l'intérêt POUR TOUS —
Pouvant être mis entre toutes les mains

— LE ROMAN COMPLET —
sous couverture en 4 couleurs **0.50**

J. Ferenczi et Fils - Éditeurs
9, rue Antoine-Chantin, 9
PARIS 14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
(Made in France)

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.)